

Favey et Grognuz : à Yverdon : [suite]

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 21

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194957>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Favey et Grognuz

à Yverdon.

XII

En effet, le lendemain, de bonne heure, et pendant que Favey et Grognuz jouissaient gaiment de la vie à Yverdon, leurs femmes faisaient, à la maison, leurs derniers préparatifs de départ.

Elles avaient utilisé les grands sacs de voyage qui avaient servi à leurs maris lors de l'exposition de Paris, en 1878. M^{me} Grognuz avait bourré le sien au point de n'en pouvoir rapprocher qu'à grand'peine les deux parties du fermoir. Celui de sa belle-sœur l'était moins. Celle-ci, qui avait quelque peu voyagé dans sa jeunesse, n'avait pris que le nécessaire, pour un petit séjour à Genève. Mais M^{me} Grognuz, qui n'était jamais sortie du canton, ne pouvait se figurer qu'il suffisait de prendre, avec quelques vêtements de rechange, les objets de toilette absolument indispensables, et que tout le reste se trouverait à l'hôtel. Sous une robe, des jupes et des camisoles, s'entassaient encore des essuie-mains, des serviettes, du cirage, des brosses à souliers, un petit miroir, du savon, des bouts de bougie, etc.

Bref, elle était contente; rien n'avait été oublié dans ce grand sac qu'elle posa vigoureusement sur la table en disant :

— Dis donc, Elise, c'est bien juste que ce sac, qui a tant rodé le monde avec mon homme, me serve une fois!... Le tien est prêt?... bon. Eh bien, nous allons partir... Eh!... et ma chatte, ma pauvre Emma!... qui va la soigner?... Je l'oubliais. Je vais vite lui mettre un os de jambon à la grange en attendant qu'elle trouve des souris; et pi, en passant, je dirai à la servante à Jean de lui donner de temps en temps quelque chose; car qui peut dire quand nos deux estafiers reviendront.... Dieu sait!...

— Mais j'ai toujours voulu te demander... Pourquoi l'appelles-tu Emma, ta chatte?

— Ah! tu ne le sais pas?... Eh bien, je vais te dire, c'est un cadeau d'Emma Bonzon que j'aimais tant, quelques se-

maines avant sa mort; alors, tu sais, on l'a appelée Emma; elle nous la représente un peu, c'est un souvenir... Il faut pardine que j'écrive un petit billet à Philippe que je mettrai au péclet de la porte en dedans. Si ne le voit pas en entrant, il le verra en sortant.

Puis elle écrivit au crayon :

J'ai mis à la grange un osse de gembon pour Emma, mais comme je n'ai pas vu de viande otour elle n'aura peut-être pas assé; ça fait que quand tu te cuira quelque chose tu ne te goulufreras pas tout seul sans penser qu'il y a une bête avec toi. Epi la servante à Jean lui apportera ses restes. Quand à la pouille et à ses pussins, je leur ai mis de la mangeaille pour quelques jours dans le poulaillier, mais tu regardera tout de même si elle est dans la naissaissité

— Eh bien voilà, dit M^{me} Grognuz, je pense que s'il a un peu de tieur pour les bêtes il pensera à cusse... C'est le moment de nous emmoder contre Echallens pour prendre le train. Allons bravement, belle-sœur.

Et voilà nos dames en route, le sac à la main, la main réjouie et le pied léger.

— Je suis bien contente, disait M^{me} Grognuz, prise d'une joyeuse émotion, mais je ne sais pas... ça me fait tout de même un effet d'aller comme ça à l'étranger.

— Mais, Marienne, faut pas t'inquiéter, Genève n'est pas tant loin. Ne serons-nous pas contentes d'être libres pendant quelques jours?... de ne pas toujours entendre gongonner par la maison.

— C'est vrai, tu as bien raison, faut pas se priver d'un plaisir pour des hommes qui sont la moitié du temps par les expositions.

— Aloo. Et pi quand ils ont assez rôdé, ils veulent encore se donner de petits airs en rentrant et vous faire des amitiés. Je te demande un peu!... Ah! il ne faut pas que le mien vienne seulement me regarder!

— Et avec ça ils ne sont jamais contents. Les chemises ne vont pas, les tiulottes manquent de boutons, le diner n'est pas à leur potte!... c'est une misère... Oui, on va vous en donner des plats comme à Paris, grands rôdeurs!

— Et pi, ça devient d'un orgueil à

faire lever les épaules. A leur âge!... c'est éniimaginable! Tu ne devinerais jamais ce que le mien voudrait faire: tais-toi, je n'ose pas te le dire... Y voudrait bien se faire mettre des dents neuves!..

— Mais, que me dis-tu là! Pourvu que mon vieux n'en veuille pas faire autant, lui qui n'en a plus que quelques-unes qui se courent après. C'est que ça coûte bon; la femme au syndic, qui s'en est fait planter onze, a payé quinze francs par dent!

— C'est pas seulement ça, mais on ne sait pas d'où elles viennent ces dents! on m'a assuré que c'étaient des dents de morts! Brrrou! ça me fait frissonner.

— Eh bien, non, y paraît que ça se fabrique.

— Ça m'est égal, y faut pas qu'il m'en apporte par la maison, ou bien je les jette je sais bien où!

— Eh! voilà le train; montons vite!

Le bavardage des deux commères, qui continua en wagon, leur fit paraître très court le trajet d'Echallens à Lausanne. Une heure après, elles traversaient la place de Chauderon et le Grand-Pont, avec leurs grands sacs de voyage. Il faisait une chaleur excessive. M^{me} Grognuz suait à grosses gouttes. Arrivée à l'entrée de la rue du Petit-Chêne, elle posa son sac sur l'escalier de la pharmacie De Giez pour s'essuyer le visage. M^{me} Favey en fit de même, et sortant de sa poche un cornet: « Prends une tablette à la bise, dit-elle à sa belle-sœur, ça fait du bien. »

Aussitôt, deux porte-faix, à la mine allumée, se précipitent vers elles et veulent à tout prix porter leurs sacs à la gare.

— Voulez-vous me laisser ce sac! s'écrie M^{me} Grognuz, d'un air méfiant.

— Mais, madame...

— Je vous dis de laisser ce sac, ou j'appelle un garde-police.

Pendant ce temps, sa compagne arrachait le sien des mains de l'autre commissionnaire, qui avait tué le ver trois ou quatre fois dans la matinée et ne pouvait articuler deux mots sans avoir un accès de hoquet.

Et nos deux voyageuses de se diriger en hâte vers la gare.

— Je voudrais bien savoir ce que ces individus voulaient faire... est-ce que mon sac les regarde ? reprit M^{me} Grognuz. Et s'adressant tout à coup à un monsieur qui montait en ville : « Monsieur, nous allons à Genève, y a-t-il un train ? »

— Dans vingt-cinq minutes, madame.

— Merci, monsieur, merci... Il va bien jusqu'à Genève ?...

— Et même plus loin, madame.

— Eh ! monsieur, c'est bien assez comme ça !

— Relève un peu tes jupes, Marienne, fit M^{me} Favéy, tu es pleine de poussière.

— C'est vrai. Et pi je crois que je suis toute dépeignée, tant j'ai chaud ?...

— Eh bien, pas seulement.

Le reste du voyage s'effectua sans autre incident ; ces dames causèrent encore longuement de leurs maris, et les commissionnaires lausannois alimentèrent aussi, en grande partie, la conversation.

Entre Nyon et Coppet, M^{me} Grognuz demanda au contrôleur : « Est-ce que nous sommes encore en Suisse ? »

— Mais je le crois, madame, à moins que nous n'ayons déraillé, répondit-il.

M^{me} Grognuz, qui n'avait pas bien compris, se tourna vers sa belle-sœur d'un air effaré : « Qu'est-ce qu'il dit, qu'on a déraillé ? »

— Mais tu vois bien qu'il badine, nigarde.

Dès leur arrivée à la gare de Genève, elles se retirèrent dans un coin du vestibule pour réparer un peu le désordre de leur toilette. Cela fait, et après renseignements pris, elles se dirigèrent vers l'Hotel de la Monnaie.

— Mesdames... vos sacs... à quel hôtel vont ces dames ?... dit un commissionnaire public en s'approchant.

— Ecoutez, ne venez pas recommencer, vous ! fit M^{me} Grognuz, d'un air irrité, nous voulons assez faire... Ti possible, quelles habitudes ils ont dans ces villes ; on ne peut pas être un moment tranquille... Passez votre chemin, entendez-vous !...

(A suivre).

Jamais content.

M. Ch. Monselet a publié, il y a quelques années, dans le *Don Quichotte*, cette spirituelle causerie, qui peut être considérée comme une sage leçon donnée à tant de personnes qui se plaignent constamment de la position qui leur est faite en ce monde :

« Qui ne s'est surpris quelquefois à s'écrier avec amertume : « Ah ! si j'avais pu arranger ma vie ! »

Un de mes amis, qui a l'habitude de mes découragements passagers, las de m'entendre répéter cette phrase, s'est planté l'autre jour devant moi et m'a dit :

— Eh bien ! voyons, comment l'aurais-tu arrangée, ta vie ?... Tout individu a son idéal ; quel est le tien ?

Je restai un moment sans réponse, et mon ami reprit :

— Commençons par le commencement. Aurais-tu voulu être prince ?

— Jamais, dis-je avec énergie ; fils de prince ! allons donc ! Je tiens trop à mourir dans ma patrie.

— Mais enfin, où aurais-tu voulu naître ?

— Où je suis né. Trouve-moi un plus beau pays que le mien.

— Ainsi, dans ton idéal, tu ne déranges rien à ton origine, non plus qu'à ta famille ?

— Rien du tout. Je rends grâce au ciel d'avoir entouré mon berceau d'honnêtes figures et de cœurs affectueux.

— Alors, c'est ta jeunesse que tu voudrais refaire ?

— Non, ma jeunesse me représente les jours les plus heureux de mon existence ; elle a été remplie, elle a été ouverte à toutes les libres aspirations, à tous les beaux enthousiasmes. Je ne voudrais rien en retrancher, pas même ces larmes qu'on répand à vingt ans avec tant de sincérité, et qui ont fait dire à Alfred de Musset :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

— Soit, reprit mon ami, d'un ton railleur Je vois où le bât te blesse C'est ton âge mûr, ton âge actuel que tu aurais voulu pouvoir arranger à ta guise.

— Précisément !

— Qu'est-ce qui manque donc à ton âge mûr ?

— Ah ! mon cher, une foule de choses ! m'écriai-je.

— Ce n'est pas de la santé, je pense ; tu en as à revendre.

— C'est vrai.

— Des honneurs, peut-être, des dignités ?

— Je n'y tiens pas, non, parole d'honneur !

— Des distractions, alors ?

— Peuh !

— Des plaisirs ? Il me semble que sous ce rapport tu n'as pas à te plaindre.

— Aussi je ne me plains pas... Mais passons, passons, murmurai-je modestement.

— Non, ne passons pas... Tu as vécu, mon gaillard, plus que cinq cents bourgeois pris au hasard... Tu as des relations à tous les étages de la société.

— Au cinquième étage surtout.

— Tu as connu des ministres...

— Avant qu'ils fusseut ministres.

— Et des ambassadeurs...

— Lorsqu'ils n'étaient plus ambassadeurs.

— C'est égal, il en reste toujours quelque chose.

— Comme de la calomnie, j'en conviens.

Mon ami, se frappant le front d'un air inspiré ; « Je te devine ! dit-il. Libre de refaire ta vie, tu voudrais redevenir garçon. »

— Le ciel m'en garde ! Un vieux célibataire ; connais-tu quelque chose de plus grognon, de plus maniaque.

— Fort bien. Donc, de ce côté-là, tu ne modifierais rien à ton existence. Que demanderais-tu donc à la Providence ?

— Tu le sais bien.

— Dis toujours.

— De l'argent.

— Nous y voilà ! Ame vénale !

— Que veux-tu ? balbutiai-je du ton d'un homme accablé.

— Beaucoup d'argent ?

— Non, beaucoup me gênerait : beaucoup me couperait l'appétit ; beaucoup m'empêcherait de dormir ; beaucoup me rendrait avare et ambitieux...

— Ainsi, si tu avais pu arranger ta vie, selon ton expression, tu n'aurais pas désiré des goûts plus opulents ?

— Non.

— Eh bien, de tout cela, ajouta mon ami, il faut conclure que s'il t'avait été permis d'arranger ta vie... tu l'aurais arrangée absolument comme celle que le destin s'est donné la peine de te faire.

— Peut-être.

— Eh bien, cesse donc tes ridicules récriminations et continue de vivre comme tu l'as fait jusqu'ici. »

Infortunés voleurs.

Il paraît que, à Londres, les affaires ne vont plus, même pour ceux qui prennent constamment le mot *affaires* dans le sens indiqué par Dumas fils : « Les affaires, c'est l'argent des autres. »

Un pick pocket, interviewé par le rédacteur d'une revue hebdomadaire anglaise, *Tit Bits*, a pleuré amèrement dans le gilet du journaliste sur la décadence de son art :

On se fait, a-t-il dit, une fausse idée de nos recettes, quand on s'imagine que notre métier nous rapporte beaucoup d'argent. Je puis vous le dire par expérience : un pick-pocket subsiste, il ne vit pas. L'hiver est terrible pour nous Pas moyen de travailler les mains gelées. C'est à peine si j'ai pu, l'hiver dernier, gagner de quoi payer le loyer de ma chambre à coucher, et je serais mort de faim sans l'argent que m'a prêté mon usurier... Et il coûte cher, cet argent-là, car les usuriers sont les plus grands voleurs que l'on puisse rencontrer.

D'autre part, les pauvres pick-pockets ne savent vraiment plus à quelle poche